
Adresse de la société populaire de Rochefort (Charente-Inférieure) informant de sa déchristianisation, lors de la séance du 11 frimaire an II (1er décembre 1793)

Citer ce document / Cite this document :

Adresse de la société populaire de Rochefort (Charente-Inférieure) informant de sa déchristianisation, lors de la séance du 11 frimaire an II (1er décembre 1793). In: Tome LXXX - Du 4 Frimaire au 15 Frimaire an II (24 novembre au 5 Décembre 1793) pp. 435-436;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1912_num_80_1_39730_t1_0435_0000_3;](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1912_num_80_1_39730_t1_0435_0000_3)

Fichier pdf généré le 19/02/2024

aurez-vous toujours besoin d'être réveillés par la voix terrible des Sans-Culottes pour vous hâter dans votre marche révolutionnaire? Quoi, la vengeance nationale frappe dans tous nos départements les ennemis de la liberté et vous qui avez ordonné cette vengeance vous siégez tous les jours à côté des fauteurs de la guerre civile, ils vivent dans la paix, et là-haut où le peuple trompé les a placés, ils voient avec sécurité tomber les têtes qu'ils avaient eux-mêmes fédéralisées! Vous venez de punir les Brissot, les Gorsas, les Pétion, mais tous ces lâches automatés qui les suivaient et à qui il n'a manqué que du talent pour être aussi coupables qu'eux, où sont-ils? Leur inutilité vous a-t-elle empêché de les remarquer? ou pensez-vous que la peur leur ait donné du patriotisme? Non, s'ils se traînent à présent sur le penchant de la Montagne, c'est qu'ils voient la mort dans la plaine. Réveille-toi donc encore une fois, Montagne redoutable, vomis tes laves de feu et balaye tous ces vils insectes qui ternissent ton éclat. Oui, il faut que la Convention soit épurée, car des Montagnards rougissent d'être représentés par des hommes qui seraient au moins déclarés suspects s'ils n'étaient pas nos députés.

Représentants du peuple, épurez-vous et restez à votre poste jusqu'à la paix, voilà la volonté des Sans-Culottes de Sordes, et surtout rappelez-vous que votre œil vigilant ne doit pas quitter ces hommes doubles qui maintenant arrivés au sommet de la Montagne sont encore couverts de la boue des marais qu'ils ont quitté de peur.

« A Sordes, le 13^e jour du 2^e mois, 2^e année de la République française.

« V^r BROUSSONEL, président; BACHELARD fils aîné, secrétaire. »

La Société populaire de Rochefort fait part à la Convention nationale, que, dans cette commune, le monstre du fanatisme est mort; qu'on n'y connaît plus que l'Éternel; que son culte est l'amour de l'humanité, de la liberté et de l'égalité; qu'il n'y a plus ni luthériens, ni catholiques, ni calvinistes; il n'y a que des hommes qui raisonnent en vrais républicains, totalement délivrés du joug des superstitions. « Dix jours avant que l'évêque de Paris a paru à la barre, ajoute cette Société, nos prêtres avaient purifié le temple, en y brûlant leurs lettres de charlatanisme, aux vives acclamations de tout le peuple. Nous aimons nos frères de Paris, nous voulons toujours autant qu'eux le bonheur de l'humanité. » Elle envoie le récit de la fête civique qui a eu lieu dans cette commune le 10 brumaire, et encore le procès-verbal par lequel cette Société et tous les habitants de la ville, tant marins que militaires et autres, manifestent leur indignation de toutes les atrocités commises par les Anglais, de l'assassinat de Beauvais et Pierre Bayle; ils en demandent une vengeance éclatante, et ont tous juré d'aller jusques dans Londres incendier cette nouvelle Carthage et détruire tous les ports de cette île insolente.

Mention honorable, insertion au « Bulletin » (1).

Suit l'adresse de la Société populaire de Rochefort (1).

Adresse de la Société populaire de Rochefort, département de la Charente-Inférieure, à la Convention nationale.

« Citoyens représentants,

« Les citoyens de Rochefort s'empressent de porter dans le sein de la Convention une réclamation que leur suscite leur amour pour la vérité. Des cultes ridicules, mais consacrés depuis dix-huit siècles, viennent d'être anéantis dans cette commune. Les mystères, les miracles, les prêtres, leurs jongleries, toutes les stupidités du fanatisme, tous les tableaux, toutes les images des imbéciles ou des fripons béatifiés, les livres mensongers, les ornements des églises, enfin jusqu'à ces inutiles monuments de l'orgueil, tout a disparu : Rochefort a mille ans depuis la dernière décade. Le fanatisme, ce monstre dégoûtant qui ne vit que de carnage et de sang, qui ne se plaît qu'au milieu des incendies et des tombeaux et qui fait descendre l'homme au-dessous de la brute, eh bien, citoyens représentants, ce monstre qui si longtemps avait enchaîné les Rochefortains, n'est pas seulement blessé, il est mort; Laignelot et Lequinio, philosophes rares par leurs lumières et leur courage, lui ont porté le premier coup, les habitants de cette étonnante commune l'ont achevé! On ne connaît plus ici que l'Éternel. Son culte, c'est l'amour de l'humanité, de la liberté et de l'égalité; il n'y a plus ni ministres ni prêtres, mais de simples prédicateurs de morale : un seul temple dédié à la vérité reçoit aujourd'hui tous nos concitoyens; il voit se confondre dans le sentiment de la fraternité vivement exprimé sous sa voûte les rivalités et les haines que les différentes sectes religieuses avaient nourries jusqu'à ce moment parmi eux et qui avaient autrefois inondé ce sol du sang de nos frères. C'est ce qu'ont fait nos bons amis, vos dignes collègues; il n'y a plus ni luthériens ni catholiques, ni calvinistes, il n'y a que des hommes qui raisonnent et qui sentent de vrais républicains; apprenez-le, citoyens représentants, à toute la France, et rendez aux Rochefortains la justice qui leur est due; dites qu'ils ont été les premiers à se délivrer totalement du joug des superstitions; nous voyons que les papiers publics attribuent cet honneur à la commune de Paris, qui vient de conduire son ci-devant évêque à la barre, nous revendiquons cet honneur; dix jours auparavant, nos prêtres avaient purifié le temple en y brûlant eux-mêmes leurs lettres de charlatanisme en présence et aux vives acclamations de tout le peuple. Nous aimons nos frères de Paris et nous sommes justes à leur égard, ils doivent l'être envers nous. Ils ont assez versé de sang pour la patrie; ils ont assez donné de grands mouvements à la Révolution française; ils ont enfin assez souvent bien mérité de la République pour qu'ils n'aient pas besoin de nous frustrer de la jouissance que nous éprouvons d'avoir saisi les premiers cette occasion de montrer que si nous

(1) Procès-verbaux de la Convention, t. 26, p. 285.

(1) Archives nationales, carton C 285, dossier 831.

ne pouvons pas toujours, nous voulons du moins toujours autant qu'eux le bonheur de l'humanité.

« VIEILLI, *ex-président*; BERTHOUY, *président de la Société populaire de Rochefort*; BARBAULT-ROYER, INDIEN, *secrétaire*; GUÉRIN, *secrétaire*; Gustave CHARRIER, *secrétaire*. »

Récit de la fête civique qui a eu lieu à Rochefort le dernier jour de la première décade du mois de brumaire de l'an II de la République, une et indivisible (1).

Cette journée digne de faire époque dans l'histoire de la République française, a vu expirer à Rochefort le fanatisme religieux et les préjugés féodaux; elle a vu aussi le peuple recommander, de sa voix puissante, à la postérité, la mémoire de deux hommes morts en le défendant.

Depuis leur arrivée dans cette commune, *Lequinio* et *Laignelot*, représentants du peuple, députés dans le département de la Charente-Inférieure, répandaient la lumière de cette philosophie devant laquelle tombent les rois et les prêtres, et qui rappelle au peuple qu'il est la source de tous les pouvoirs et que la vérité est son domaine.

La conviction gagnait les esprits; les habitants de Rochefort, la foule de marins qui y attendaient l'ordre d'aller fondre sur l'ennemi, tous connaissaient enfin la liberté, tous se sentaient animés des sentiments généreux qu'elle inspire. Le peuple, en un mot, se reconnaissait lui-même, il n'attendait que le moment de se prononcer.

Le dernier jour de la première décade de brumaire, les corps administratifs, la Société républicaine, les habitants de la commune et des environs, précédés d'une musique militaire, se portent à la demeure des représentants du peuple, d'où ils les accompagnent sur la principale place de la commune.

Au milieu s'élevait un autel, il était simple, mais la liberté debout y faisait briller son fer aux yeux des bataillons de la garde nationale et des soldats de la marine et de l'artillerie.

Des citoyens se présentent, c'étaient de véritables républicains qui, humiliés de porter des noms odieux, demandent de les changer; leur vœu est accueilli avec transport, le premier qui avait *Laignelot* pour parrain, et la municipalité pour marraine, reçoit celui de *La Montagne*; le second, nommé par *Lequinio*, celui de *La Vertu*; ils se nommaient jadis *Le Roi* et *Gentilhomme*; ils sont régénérés, et le canon, comme aux Tuileries, annonce une seconde fois aux Français que ces noms seront pour jamais proscrits.

Lequinio et *Bertouy*, président de la Société, célèbrent par un discours cet acte régénérateur.

On voit paraître un sarcophage, il était surmonté d'une urne enlacée de rubans tricolores, entourée de lauriers et de cyprès, des marins le portaient; ils venaient offrir à la reconnaissance,

aux regrets des cœurs français, le souvenir des braves *Mulon* et *Tartu*, capitaines de vaisseau, morts en défendant la patrie. Tous deux avaient combattu des bâtiments supérieurs en force, tous deux victimes de leur courage, furent frappés à mort. Le premier vit s'échapper avec sa vie la victoire qui s'était déclarée pour lui; le second, plus heureux, vit en mourant son ennemi vaincu prendre la fuite. « Vous n'êtes pas oubliés, braves marins, compagnons de leur gloire, vous aussi vous avez part à la reconnaissance et aux regrets de vos compatriotes; vous, dont les bras et la valeur décidèrent du sort des combats, et soutinrent ou abattent les empires. Les mânes de *Mulon* et *Tartu* demandaient un sacrifice; on brûle devant le sarcophage un amas de commissions, brevets, actes et titres royaux, monuments de l'aristocratie qu'ils avaient si avantageusement combattue. Le 2^e régiment d'artillerie y joignit son ancien drapeau. »

Cette amende honorable faite à la Raison, on marche en silence vers le temple de la Vérité. Un citoyen, membre de la Société populaire, monte à la tribune; il retrace aux marins les vertus de ces deux martyrs de la liberté; il fait passer tour à tour dans leurs cœurs, et le désir de les imiter, et la soif de les venger. Le fils de *Tartu* était présent; cet enfant qui avait vu jaillir sur lui le sang de son père, mêlait les accents de sa douleur à l'attendrissement de tout le peuple. « Je jure de le venger », s'écrie-t-il. Aussitôt la Société républicaine l'adopte et permet au capitaine *Leisseigne* de se charger de son éducation.

Dans cette journée à jamais mémorable pour la commune de Rochefort, des ci-devant curés et prêtres des cantons voisins avaient apporté leurs brevets d'imposture; ils montent dans la chaire, ils proclament enfin la vérité qui les oppresse. Les deux représentants rappellent avec énergie et sensibilité les bienfaits de la Constitution qui rend à la nature sa majesté et au peuple ses droits, et les lettres de prêtrise sont livrées aux flammes aux cris multipliés de : *Vive la République!*

Les patriotes du culte protestant qui n'attendaient sans doute que cet exemple pour se montrer, s'élancent à leur tour à cette tribune et y abjurent solennellement leur erreur. Le juif ne se présente pas.

Le peuple se tourne vers le tabernacle, il n'y voit plus ce Dieu multiplié à l'infini dans des morceaux de pain, l'objet de ses adorations ridicules tant qu'il fut dans l'erreur. Des souvenirs amers l'indignent, et les représentants du peuple, avec le maire, le procureur de la commune et le président de la Société, purifient le prétendu saint des saints, en y déposant l'Acte constitutionnel, au son des instruments et aux accents de l'hymne de la Liberté.

Le peuple reconduit les pères de la patrie à leur demeure; ils ont la douce satisfaction de se convaincre qu'il connaissait la Révolution, qu'il la voulait et qu'il se sentait enfin né pour le bonheur auquel la raison peut le conduire. Puisse une pareille journée luire dans toutes les communes de la République!

Signé : BERTOUY, *président de la Société populaire de Rochefort, déporté de la Guadeloupe*; BARBAULT-ROYER, INDIEN, H. LAMBERT, G. CHARRIER, *secrétaires*.

(1) Archives nationales, carton C 285, dossier 831.